

## Note au lecteur

Née en 1487, elle s'appelait Yolanda Aloïsia de Sabaudia, duchesse de Savoie, oubliée de l'Histoire, comme beaucoup d'autres.

Pourquoi me suis-je tant attachée à elle, à ce qu'elle a pu vivre il y a 500 ans déjà ? Je n'en sais rien. Mais à Londres, le 10 novembre 2002, j'ai su que cette histoire était terminée. Je pouvais alors vous la raconter. Ce travail, entrepris depuis plusieurs années s'achevait car je cernais enfin le visage de mon personnage, Aloïsia. J'avais besoin de me forger une image qui seyait à mon héroïne.

Si, pour moi, son portrait ressemble plus, à Guenièvre ou à Beatrix rencontrant Dante, dans l'esprit des peintures de ROSSETTI exposées à la Tate Gallery de Londres, c'est parce que l'idée que j'ai construite autour de la vie de cette petite duchesse s'adapte à l'émotion picturale de cet artiste. Chez Dante Gabriel ROSSETTI, peintre anglais préraphaélite de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la couleur et les formes correspondent profondément à son rôle affectif et au mien en l'occurrence. Ce peintre se servait du moyen-âge pour voir plus clair dans les mouvements des âmes et le comportement des humains. Son art, vif et intense, est un mode d'expression adéquat à une communication affective, en relation directe avec l'histoire que je m'en vais vous narrer.

Louise Meyer, la narratrice.



## Hautecombe où l'aventure au coin des archives

Aloïsia n'a jamais fréquenté l'abbaye de Hautecombe ou du moins si peu, seulement l'église de l'Abbaye, le jour des funérailles de son grand-oncle, le Duc Philippe de Savoie, en 1496.

Pour moi tout est parti de ce lieu. La forte émotion ressentie à l'âge de six ans a laissé des traces. Avec mon frère et mes parents nous passions régulièrement nos vacances à Dingy st Clair, petit village savoyard coincé entre la montagne du Parmelan et le Fier, cours d'eau qui dévale jusqu'au lac d'Annecy. Rien d'extraordinaire à raconter ces vacances dans un petit hôtel où les promenades en montagne et les glissades dans le torrent agrémentaient le séjour. Pourtant un jour, afin de rompre les loisirs habituels, une visite culturelle avait été prévue.

Après avoir roulé pendant quelques dizaines de kilomètres la voiture grimpe une route, qui se faufile à travers la forêt, puis s'arrête sur un parking aménagé. Quelques autres véhicules sont là. En ce début de la chaude après-midi de ce mois d'août de l'année 1966 les touristes ont préféré faire une petite sieste. L'esplanade est relativement calme. Nous sommes à l'abbaye de Hautecombe qui surplombe le lac du Bourget.

— Venez par-là crie ma mère ! Vers l'embarcadère le spectacle est très impressionnant.

Le groupe, suivi par mon frère et moi, arrive sur un ponton qui s'enfonce dans le lac, à côté d'une grange. C'est à cet endroit qu'y accostent les vedettes venant

d'Aix les Bains ou de l'autre rive. L'abbaye se plaque contre la montagne comme un vaisseau à quai.

L'air est doux, près de l'eau. L'odeur de l'herbe foulée, très sèche, embaume l'atmosphère. Le pignon de la grange projette une ombre effilée sur le lac mais ne rafraîchit pas les promeneurs assoiffés. La flèche de l'abbatiale s'élanche dans le ciel clair. Le lac étincelle. Le temps a vraiment l'air d'être suspendu.

Je me souviens avoir levé la tête en murmurant : « c'est beau ».

L'abbaye de Hautecombe, avec ses deux clochers, s'impose dans les reflets de l'eau. Le ciel papelonné de nuages caresse les toits et les clochetons. Navire cistercien arrimé depuis sept siècles sur le bord du lac, l'édifice surgit tel un mirage. Le champ vert qui décline en pente douce jusqu'à la rive égaie l'austérité architecturale de cette abbaye qui ressemble un peu à une forteresse, fièrement ancrée, gardienne de souvenirs, de prières, protectrice des moines qui y vivent encore.

Qu'est ce qui opère à cet instant ? La magie des lieux, l'harmonie des volumes, les jeux de lumière dans l'eau, l'impression d'étouffement provoquée par les montagnes, l'enchevêtrement des couleurs, le silence écrasant dans la chaleur de l'été, la mysticité de l'œuvre ? A six ans les émotions sont fortes mais ne peuvent s'exprimer clairement par des mots. Toujours est-il que le choc émotionnel est là. Il n'est pas prêt de disparaître. Souvenir d'enfance, sensibilité ou étonnement, il s'imprime dans le subconscient pour mieux resurgir. Mon attitude immobile et rêveuse témoigne de ce choc, mon père en est surpris.

— Louise qu'as-tu ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas, c'est si grand, si beau papa !

Plus tard, les premières méditations de Lamartine prendront tout leur sens :

*« Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes  
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.  
Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres  
Le crépuscule encore jette un dernier rayon ; »*

Vingt ans après, l'image a ressurgi, violente, imprévue, impérative, imprégnée au fond des méandres de ma mémoire.

Ma belle-mère ayant dû faire une cure à Aix les Bains, c'est avec mon mari et mes enfants que je suis retournée à l'abbaye de Hautecombe, en Savoie.

Que celui qui n'est jamais allé à Hautecombe y coure dès demain tant le cadre force le respect, prouve l'équilibre, dégage une puissance. La magie était toujours là. Les romantiques, et non un des moindres, ont trouvé dans ce lieu matière à exprimer des messages éternels. J'avais dû les assimiler sans m'en apercevoir. Le choc était différent, plus intense et toujours aussi peu compréhensible, sauf pour des psychanalystes impénitents.

Les moines ont déserté l'abbaye : trop d'affluence, trop de bruit pour le recueillement !

Après avoir lu à haute voix les explications contenues dans le guide je dis à mes enfants :

— Vous allez voir à l'intérieur de l'église il y a des monuments à la gloire des ducs de Savoie. Cela ressemble à un très beau cimetière. Des artistes sculpteurs ont construit des statues pour que nous n'oublions pas le visage des princes.

Fondée au début du 12<sup>ème</sup> siècle, la chapelle de l'abbaye est la nécropole de la Maison de Savoie. Le roi Charles Félix de Savoie confia la restauration à l'architecte Ernest Melano, après la révolution française.

— Suivez-moi ! articulai-je fortement.

Nous visitâmes la grange dans laquelle une exposition retrace l'histoire de l'abbaye. Le porche franchi, nous pénétrâmes dans le vestibule de l'église. J'étais plus

curieuse émotionnellement qu'émervillée. Tout de même, le lieu, l'ambiance, la liberté des vacances continuaient à entretenir en moi une sorte d'excitation et de bouleversement intérieur. Difficile de comprendre cet émoi tandis que l'ancienne sensation remontait lentement à la surface pour brouiller les pistes. Elle m'envahit quand nous nous arrê tâmes devant le monument d'une princesse du quinzième siècle. Sur sa pierre tombale était inscrit : *Yolanda Aloisia de SABAUDIA*.

— C'est un nom en latin qui se traduit par Yolande Louise de Savoie dit rapidement mon mari.

— Elle se prénomme un peu comme moi, rétorquais-je.

— Cela devait être une ravissante duchesse de Savoie chuchota-t-il dans le creux de mon oreille.

— Viens, cria mon plus jeune fils, il y a une maman et son enfant, tout en marbre, regarde !

Œuvre unique au monde, car sculptée dans un seul bloc, la statue de Marie-Christine, épouse du roi Charles-félix, avait étonné mon fils, tant par la finesse de certains détails dans le marbre que par la représentation des trois personnages. La visite se continua, les vacances aussi.

L'étonnement s'était mué en un irrésistible besoin d'en savoir plus à propos de cette Yolanda-Aloïsia Je n'ai eu de cesse de découvrir son histoire.

Six mois plus tard, les nuits agitées, l'humeur plus que vagabonde, la curiosité me forcent à prendre la décision d'aller à sa recherche. Comment m'y prendre ?

— Jean-Paul, je pars quelques jours à Annecy, dis-je.

Mon mari qualifia cette annonce de *casus belli*. Un bien grand mot. Tout de même je l'abandonnai avec les deux garçons pendant une semaine de vacances scolaires.

Précisions inutiles :

— Je pars avec mon amie Michèle, avec laquelle je travaille. Nous allons visiter Annecy. J'ai envie de mieux connaître cette ville. J'ai des choses à voir.

Autre précision :

— Je crois que je suis dans un processus très intime, je ne peux pas encore en parler. Je ne resterai pas longtemps. Je promets de revenir pour le week-end de Pâques.

Après avoir parlé aux amis de mon projet, les bibliothécaires, personnes de grandes ressources, me conseillent d'aller en Savoie, et surtout aux archives de Chambéry ou d'Annecy. Et voilà l'aventure qui commence.

Qu'avais-je besoin de partir si vite sur les traces de cette petite inconnue ?

Je voulais commencer ma quête, Mon amie Michèle était intéressée par ce petit séjour à Annecy. Nous fîmes notre programme. Par un froid matin brumeux, nous partîmes de Paris vers six heures pour arriver dans l'après-midi sur les bords du lac.

A nouveau une sensation forte. Le choc de voir ses eaux calmes enserrées de montagnes coiffées de blanc. L'idée d'approcher d'un lieu devenu mythique pour moi. : La silhouette de l'abbaye de Hautecombe dans mes pensées. Que vais-je découvrir ?

Le programme de la semaine est serré. Michèle visite, habituée à voyager. Elle s'est déjà fait tout un planning. Annecy est une ville qui permet de passer des moments très agréables. Pendant que Michèle profite d'activités touristiques, je commence ma vie de rate, de rate de bibliothèque, rate de ville, ignorée, enfouie et secrète. Mais attention, nous sommes nombreux à grignoter à longueur de journée, à croquer à pleines dents dans des monceaux de papier, à feuilleter des pages, à gratter avec nos plumes ou pointe bic. J'en suis étonnée, c'est un nouveau monde. En sortirai-je un jour ?

Pour une néophyte comme moi, s'aventurer dans le dédale des fonds documentaires, dans le labyrinthe des archives, représente le même risque que de prévoir une virée dans la forêt vierge. Pendant ces quatre jours, je

m'initie à la vie au milieu des livres, collée à mon siège de lectrice. A Annecy, la bibliothèque publique est très bien située, avec vue sur le lac. C'est agréable. Les archives sont installées dans un bâtiment qui domine la ville. Cet endroit me plaît également. Je n'en garderai pas beaucoup de souvenirs, tant le travail devient immense. Je découvre avec effroi la complexité de la recherche historique, les strates de la conservation des documents, des archives : les nomenclatures, les classements, les chiffres, les lettres, les fichiers, les séries de A à Z, les actes de pouvoir, les juridictions, les féodalités, les familles, les maisons. Ils défilent tous, encombrés souvent de textes incompréhensibles. Puis les chartriers, les corporations, les confréries. Avant 1539, tout est rédigé en latin. Heureusement il y a les registres, les microfilms et les tables alphabétiques. J'ai compris que derrière toutes ces difficultés, il y avait aussi des techniques et bien sûr un métier. L'historienne en graine que j'étais en train de devenir se devait d'abord de faire connaissance avec les professionnels et d'établir au plus vite des relations. Après deux jours passés à déchiffrer la logique de classement, à recopier des listes ou des passages d'annales, un conservateur bienveillant m'attire dans une petite pièce et dispose devant moi une collection de l'histoire de la Savoie ainsi qu'une dizaine de livres permettant de cerner mon héroïne.

— Nous avons souvent des étudiants qui font des thèses sur la maison de Savoie.

— Je ne fais pas de thèse. Je cherche et je ne sais pas pourquoi.

— Ah ! bon. Mais vous vous passionnez pour cette période ?

— Je cherche à découvrir qui était cette duchesse.

— Je connais l'histoire de son époux, continue le bibliothécaire, mais sur elle je ne sais rien. Il faut fouiller dans les fichiers, lire beaucoup, prendre des notes. Avant

que vous ne repartiez, je vous donnerai des références de collègues dans d'autres centres de documentations. Et puis il y a les autoroutes de l'information, vous cliquez sur un nom et une immense liste surgit. A vous de faire le choix et de trouver le temps de tout assimiler.

— Fouillez, on vous aidera, dit-il pour me rassurer.

— Merci, j'apprends à grignoter. Grignotons jusqu'à l'os, la moelle n'est pas loin.

Aurais-je le courage de passer encore des jours et des jours dans des archives et des bibliothèques pour ne rien trouver ou si peu ? Pourtant, au fil des heures et des jours, une silhouette se dessine, des vêtements l'agrémentent. Je découvre les rites et les habitudes. C'est toute une vie qui s'organise autour de la petite duchesse et de sa famille. Je la sens respirer. J'imagine sa voix.

Est-ce une enfant qui deviendra trop vite femme ? Est-ce une femme qui a été à peine une enfant ?

Aloïsia a respiré presque toute sa vie l'air des montagnes, du Piémont au Dauphiné. Ses principaux points d'attache ont été Genève, Turin ou Annecy. Bien que la plupart des archives de la maison de Savoie soit à Chambéry, il semble qu'à cette époque les ducs vivaient à Turin et à Genève. Ils se déplaçaient facilement au gré des conquêtes et des guerres. Ils occupaient les châteaux dont ils étaient propriétaires. Ils se faisaient inviter fréquemment ailleurs. Les anciens, les enfants, les animaux et les malles suivaient dans des chariots. A chaque séjour, ils déplaçaient les tapisseries sur les murs, ils coupaient les bois des alentours pour se chauffer, ils chassaient. Les hommes repartaient à la guerre, les femmes attendaient, lisaient et priaient.

Je me suis en fait très bien habituée à ce nouveau milieu de travail, malgré mes erreurs dans les recherches qui m'ont fait perdre du temps, malgré mon ignorance et mon manque d'organisation. Il y a eu des moments de

découragement, lorsque je n'arrivais pas à découvrir des renseignements précis qui me freinaient dans l'avancée de ma quête ou bien lorsque je me trouvais devant un document inexploitable dans sa première présentation. Derrière soi, l'ombre, les formes, les sourires narquois de l'héroïne se chargent d'accentuer l'angoisse du néophyte mais aussi entretiennent la pulsion pour aller plus loin. J'ai croisé une grande partie des parents et amis de la petite Aloïsia.

Après Annecy, ce fut l'épopée de Chambéry. Michèle n'était pas du voyage. Je partis seule, une semaine complète. A ce stade de la narration, je me dois de remercier mon conjoint et mes enfants pour leur tolérance et leur patience. En effet, je n'étais à peine qu'au dixième du chemin de ce travail. Déjà je les quittais pendant de longs week-ends et des congés. J'orientais les vacances vers mes lieux de recherche, je les harcelais d'interrogations, de doutes, d'atermoiements, de vagues à l'âme et d'excitations. Nous avons tous tenus jusqu'au bout, mais à quel prix ? Je pense que la femme en Europe, en ce début de vingt et unième siècle, a peut-être un statut qui lui permet d'assouvir bien des désirs, mais il demeure néanmoins toujours difficile de concilier la réalisation de souhaits intimes et l'accomplissement d'une vie quotidienne d'épouse, mère de famille. L'illusion serait peut-être de croire qu'il y a cinq cents ans c'était encore moins facile. Dans les apparences peut-être, mais dans le fond des esprits et des faits, je me demande si la question a beaucoup évolué.

A Chambéry, je recueille de nombreuses sources bibliographiques. Je peux admirer des cartographies. Les livres-rentiers sont une mine de renseignements sur l'histoire de la Savoie. Ils nous livrent non seulement la topographie des cités, mais aussi des témoignages sur la société, les institutions, la vie économique. Il me faudra encore aller dans des musés pour observer des tableaux

représentant des personnages de l'époque, parcourir des atlas anciens, admirer de plus près des illustrations de chroniques savoyardes ou des détails de coffres florentins, en bref, continuer à entraîner la famille à travers mon périple historique.

Voici donc les heures d'une duchesse oubliée, les petites heures d'une vie qui valait bien la peine que je vous en parle un peu.